János Szávai

Langues et identité : Lorand Gaspar

Languages and Identities: Lorand Gaspar
Abstract: When his book *Sol absolu* is published in 1982, Lorand Gaspar appears as a pure Frenchman, a French doctor and poet. Two of his books speak about the Palestine, and his mensuel publication, *Alif*, would like to create an cultural alliance between the French and the Maghreb literature. It's only in 1973 that Gaspar returns to the region of his childhood. Born in Transylvania, his first language is Hungarian. Since 1973, Gaspar begins to translate from Hungarian.
Keywords: Autobiography; Hospital; Poem; Poet; Childhood; Translation; Autumn; Doctor; Palestine, Transylvania.

János Szávai
ELTE, Budapest, La Hongrie
jszavai@gmail.com

DOI: 10.24193/cechinox.2025.48.04

Sol absolu et autres textes paraît en 1982 chez Gallimard dans la collection « Poésie ». On peut considérer cette publication comme la vraie canonisation du poète français Lorand Gaspar. Les trois textes poétiques qui forment ce recueil sont précédés par « un essai d'autobiographie inédit » dont l'intitulé à la table des matières est le suivant : « On m'a dit que je suis né en 1925 »[1]. La première phrase du texte dit en effet : « On m'a dit que je suis né en 1925, dans une petite ville de la Transylvanie orientale; dont j'ai pu faire la connaissance quelques années plus tard ». Et il termine ce texte d'une vingtaine de pages avec la phrase suivante: « Il me faut partir, on m'attend à l'hôpital. Sidi Bou Said 28 février 1982 »[2].

Il y a une contradiction bien curieuse ou même provocatrice dans cette brève autobiographie entre le flou du début, et l'exactitude de la fin. On dirait que le Gaspar de 1982 veut se couper de sa première période, se distinguer de l'enfant et de l'adolescent de Transylvanie. D'autant plus que les trois textes poétiques de *Sol absolu* évoquent tous les trois un monde hors du présent. *Le quatrième état de la matière*, de même que *Sol absolu*, sont l'évocation d'un paysage où l'homme est à peine présent. C'est le désert, et ses lumières, le vent, des

cailloux, de l'ombre, du silex, et bien souvent le silence. S'il y a du concret alors c'est l'évocation de la Mer morte et des personnages de l'Ancien Testament. Nous sommes donc, on dirait, dans un monde biblique. Le temps que le poète évoque dans ses poèmes n'est point précisé, mais le lecteur comprend bien vite qu'il s'agit d'une époque qui n'a ni de début, ni de fin, car il est le temps des notions essentielles.

Comme par conséquent, le vocabulaire utilisé par Lorand Gaspar est un vocabulaire de facture classique, car extrêmement restreint. Cette poésie qui veut aller sans hésitation vers l'essentiel, bannit tout ce qui est éphémère, tout ce qui est superflu, tout ce qui est anecdotique. On pourrait dire que l'Orient qui est un thème récurrant de la littérature française, apparaît tout naturellement dans la poésie de Lorand Gaspar.

Jusqu'à la parution de l'essai autobiographique, les lecteurs de la poésie de Gaspar n'avaient aucune raison de s'occuper de la personne du poète, de celui qui est la source de cette poésie. L'épigraphe de *Sol absolu* est caractéristique de ce point de vue: « Au chant des montagnes de Judée qui se fit entendre à ma soif sur les pistes d'Arabie Pétrée, déserte et heureuse ».

C'est en 1973 que j'ai rencontré Lorand Gaspar pour la première fois. Poète français bien estimé, il a été invité par le PEN hongrois à la Rencontre Internationale des Poètes, organisée à Budapest. à l'occasion du 150e anniversaire de la naissance de Sándor Petőfi. Une bonne cinquantaine de poètes de toutes nationalités, parmi eux cinq ou six français. Avec Lorand Gaspar nous avons discuté en français. Il m'a montré un exemplaire d'*Alif*, revue trismestrielle publié à Tunis, dont il était un des rédacteurs. Cette revue trimestrielle, créée en 1971 a régulièrement paru jusq'en 1982. A part Gaspar les rédacteurs et les auteurs d'Alif sont pour la plupart des Tunisiens. L'annonce de la revue est explicite: « Revue qui se construit comme un lieu de dialogue entre les écrivains et poètes européens et ceux du Maghreb. Revue culturelle ouverte à tous ceux qui vivent l'expérience du tiers monde, à tous ceux qui croient à l'importance de l'effort culturel dans la montée de ce tiers-monde » (no. 1, 1971). Du côté français d'autres poètes, Jean Grosjean, Yves Thoraval, Jude Stéphane, et surtout Yves Bonnefoy apparaissent parmi les auteurs d'*Alif*.

C'est alors que le public apprend que celui qui que se cache derrière les deux premiers livres est un médecin, un chirurgien qui commence sa carrière médicale à l'hôpital français de Jérusalem, puis continue au bout de quelques années à Tunis. On dirait que Gaspar a réussi à créer un personnage parfaitement lisse et complet : il est médecin et poète, et il est très attiré par le tiers-monde. Gaspar publie en effet deux ouvrages qui vont dans ce sens-là, *Histoire de la Palestine* et *Palestine anné zéro*[3].

Ce n'est qu'aux cours des années 1970 que notre personnage commence à s'intéresser à une certaine poésie européenne, d'abord à celle de Séféris puis à celle de Rilke. C'est en 1972, presqu'en même temps que *Sol absolu*, qu'il publie la traduction des Élégies de Duino, suivi *par Nouveau poèmes* et par *Requiem.* C'est donc par Rilke qu'il revient pour la première fois vers la région dont il est originaire, vers l'Europe centrale.

Nous apprenons donc par cette mini autobiographie de 1982 que Lorand Gaspar est né « dans une petite ville de de

la Transylvanie orientale »[4]. Sa langue maternelle est le hongrois, mais une de ses grand-mères est de langue allemande, et ses parents désirent qu'il apprenne les trois langues utilisées dans sa région donc à part les deux langues mentionnées, le roumain. A l'école il apprend le français, son professeur fait lire aux élèves la poésie de Rimbaud. Admis à l'École Polytechnique de Budapest en 1943, il est bientôt enrôlé dans l'armée, puis évacué avec son unité au moment où le front s'approche de la capitale hongroise. Enfermé dans un camp, il s'évade, et se retrouve en 1945 en France où il commence des études médicales.

Selon l'autobiographie à l'âge de treize ans Gaspar déclare à son père qu'il voudrait « devenir physicien et écrivain à la fois »[5]. Voilà qui se réalise. Lorand Gaspar devient un médecin français, puis ou alors en même temps, un poète français.

Il y a de nombreux écrivains d'origine centre-européens qui ont changé de langue. Joseph Conrad, grand romancier anglais a déserté la langue polonaise pour l'anglais. Ionesco et Cioran sont devenus des auteurs francais en quittant le roumain. Il y a aussi des contre-exemples : Gyula Illyés qui aurait pu devenir un surréaliste francais, après quelques essais en français retourne[6] en Hongrie et retourne ainsi à sa langue maternelle, le hongrois. De même Sándor Márai qui publie régulièrement de petits textes, récit ou croquis en allemand dans le supplément littéraire *de Frankfurter Allgemein*e *Zeitung*, retourne en 1928 à la langue hongroise et devient un romancier à succès.

Le cas de Gaspar est bien différent. Jusqu'en 1972-1973 rien ne le rattache à son pays natal et à la langue de ce pays. Il n'a pas besoin de changer de nom, il lui a suffi de laisser tomber les accents aigus pour avoir un nom parfaitement conforme à la langue française. Gáspár Lóránd devient ainsi Lorand Gaspar. En 1973 il m'a envoyé un exemplaire dédicacé de *Sol absolu*. *Szávai Jánosnak üdvözlettel Lorand Gaspar, Tunis*. La première partie de la dédicace est en hongrois, les accents aigues bien présents, la signature par contre en français, le nom du poète à la française, sans accent.

Pendant un quart de siècle Gaspar reste donc le personnage qu'il a créé. C'est bien tard que le poète francais commence à s'intéresser à la poésie de son pays natal. Il était inévitable qu'il rencontre la poésie de celui dont les caractéristiques sont similaires aux siennes, c'est-à-dire de János Pilinszky. C'est en 1982, l'année de sa parution dans la série Poésie-Gallimard qu'il publie toujours chez Gallimard, les Poèmes choisis de Pilinszky.

Mais Gaspar ne s'arrête pas à Pilinszky. « Le nombre de poètes de qualité que compte ce petit pays est étonnant » dit-il dans la préface de *Nouvelle poésie hongroise*. Il faudrait donc en traduire. « Toute traduction est impossible – continue-t-il – Mais l'impossible même est territoire de poésie »[7].

Entre 1956 et 1962 Ladislas Gara a fait de gros efforts pour gagner des poètes français à la traduction. Le résultat de ces efforts est l'*Anthologie de la poésie hongroise, des débuts à nos jours*[8]. Selon la méthode de Gara la traduction se fait en deux phases: d'abord le premier traducteur prépare une traduction brute, un mot à mot, puis il passe ce texte au deuxième traducteur, un poète français qui donne une forme à la traduction française de la poésie hongroise. Gara travaille avec une vingtaine de poètes

français, comme Guillevic, Jean Rousselot, Lucien Feuillade, etc. Après la mort de Gara, le PEN hongrois continue de la même façon, avec d'autres poètes français, Maurice Regnaut, Alain Lance, Paul Chaulot etc.

Lorand Gaspar se trouve donc dans une situation privilégiée, adaptateur unique il n'a pas besoin d'intermédiaire. Il lit ce qui l'intéresse, et de sa position de lecteur il passe directement à celle du traducteur. Il fait son choix tout seul, c'est ainsi qu'il arrive à la poésie de János Lackfi. Les traducteurs, tout comme les critiques n'aiment pas travailler sur des textes d'auteurs plus jeunes qu'eux-mêmes. Lorand Gaspar fait exception quand il choisit des poèmes d'un auteur né en 1971.

Si l'on veut voir la méthode de Gaspar traducteur, le meilleur moyen est la comparaison de l'original et de l'adaptation. Voici donc le poème de Lackfi intitulé *Ősz lesz :*

Ősz lesz, az égből acélmadarak
hullanak egymásra pörögve és zörögve
mint kimustrált óraszerkezetek
Héraklész nyilait iszonytató sebesség
izzítja majd és fémes vér fröcsög
a fagy szöges botjával hajnalanta
beletúr a halomba, tán használható
alkatrész, vagy újraönthető
ócskavas után kutat, de semmi,
rozsdáltan pergő percek, percegő
és lélektelen vázak halmaza.

Et voici la traduction de Lorand Gaspar et Sarah Clair *Bientôt l'automne* :

Bientôt l'automne, des oiseau d'acier tombent
du ciel se heurtant l'un l'autre cliquetant tournoyant
tels les rouages usés d'une montre
la vitesse terrible rend incandescentes
les flèches d'Heraclès et gicle un sang métallique
à chaque aube le gel fouille de ses bâtons cloutés le tas
peut-être y-a-t-il là dedans des pièces encore
utilisables , peut-être cherche-t-il de la vieille ferraille
que l'on puisse refondre mais rien,
des instants rouiillés qui filent, amas crissant
des carcasses sans âme.

Le monde de Lackfi est très différent du monde de Gaspar, d'un côté le désert, du sable et le silence, de l'autre des bruits désagréables, et du métal partout. Déjà le titre du poème veut tromper le lecteur. Le mot automne nous fait penser soit à Rilke, soit à Baudelaire ou à Verlaine, il évoque un moment agréable, un moment riche de l'année, une ambiance positive. Lackfi se trahit déjà avec le titre: *Ősz lesz* est une phrase consciemment troublante, une phrase malhabile, une phrase qui annonce, comme nous le verrons bientôt un automne bien différent de celui de Rilke.

La traduction du titre est une phrase qui reflète la tradition. L'annonce de l'automne est une annonce d'une saison traditionnelle. Si nous cherchons une explication à la traduction du titre du poème, nous avons deux possibilités: soit la non-compréhension du poète qui a quitté sa langue à l'âge de dix-huit ans, soit un choix volontaire qui rendra encore plus brutale la dissonance entre le titre et le corps du poème.

Le monde du poème est un monde en guerre, où le métal destructeur et souvent détruit est omniprésent, où le silence

n'existe pas. Chez Lorand Gaspar le poème est la nature dans son état original, chez Lackfi c'est le monde créé par l'homme où un être vivant – un oiseau – ne peut apparaître que comme une métaphore. Le corps du poème est bien traduit, Gaspar reproduit fidèlement l'original. La seule remarque que l'on pourrait faire c'est qu'il a tendance à arrondir les angles. Lackfi utilise largement des enjambements, le traducteur ne l'imite pas, ainsi le tout devient plus homogène, plus harmonieux.

Tout écrivain, tout poète rêve de *Weltliteratur*. Pour y arriver il y a des critères dont le premier est le choix de la langue. Goethe dans ses conversations avec Eckermann assure qu'il n'y a que trois ou peut-être quatre langues qui permettent à y accéder. Le français, choisi par Gaspar est évidemment un de ses quatre. Mais l'attrait des autres qui sont les langues de son adolescence reste très fort. Et Lorand Gaspar ne pouvait ou ne voulait ignorer cet attrait.

Notes

1. Gaspar, Lorand, *Sol absolu et autres textes*, Gallimard, Paris, 1982.
2. *Ibidem*, p. 10.
3. *Idem*, *Histoire de la Palestine*, Maspéro, Paris, 1968; *Palestine année 0*, Maspéro, Paris, 1970.
4. *Sol absolu*, p. 13.
5. *Ibidem*, p. 10.
6. Illyes Gyula vit à Paris entre 1920 et 1928.
7. Lance Alain, Szávai János, *Nouvelle poésie hongroise*, Paris, Caractères, 2001.
8. Ladislas Gara, *Anthologie de la poésie hongroise*, Paris, Seuil, 1963.